



ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

ONZIÈME ANNÉE. — 1883

NOTES ET MÉMOIRES



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

—
1884

UN LIVRE PEU CONNU

D'UN

BOTANISTE LYONNAIS DU XVII^e SIÈCLE

PAR

L. SARGNON

Il est bon, même sur le terrain scientifique, de jeter parfois ses regards en arrière et d'imiter le voyageur qui, au milieu de la course, suspend sa marche pour se rendre compte du chemin qu'il a parcouru. C'est dans cette pensée que je veux vous présenter un ancien ouvrage de botanique, peu connu, et que le hasard a mis sous ma main.

Le titre de cet ouvrage est ainsi conçu : *Histoire des Plantes de l'Europe et des plus usitées qui viennent d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, où l'on voit leurs figures, leurs noms, en quel temps elles fleurissent, et le lieu où elles croissent, avec un abrégé de leurs qualités et de leurs vertus spécifiques.* Au-dessous de ce titre, et à la place du nom d'auteur, on lit cette mention : « A Lyon, chez Jean-Baptiste de Ville, rue Mercière, à la *Science*. » Puis vient une épître dédicatoire de ce même de Ville, à l'adresse de M. Chicoyneau, conseiller et médecin du Roy, chancelier et juge au célèbre Collège de médecine de l'Université de Montpellier. Il semblerait, si l'on devait s'en rapporter à ces deux indications, que le libraire de Ville est l'auteur de l'ouvrage ; mais, d'autre part, les lettres patentes données le 10 octobre 1669, pour en autoriser l'impression et la vente, sont au nom de Claude Prost, marchand libraire à Lyon, et une note, insérée au bas de l'extrait du privilège du Roy, nous apprend que l'*Histoire des Plantes* a été achevée d'imprimer pour la première fois le dernier octobre 1669. C'est donc en définitive à Claude Prost que nous devons attribuer la

paternité du livre, lequel, toutefois, n'a été publié et mis en circulation que deux années plus tard, en 1671, par Jean-Baptiste de Ville, probablement son successeur dans la librairie de Claude Prost. Il paraît que cet ouvrage eut un assez grand succès, car plusieurs éditions en furent faites successivement à Lyon en 1683, 1689, 1707, 1716, 1719, 1726, chez Nicolas de Ville, puis en 1737 chez Duplain (1).

Ainsi que nous en avertit l'auteur, dans une préface, l'*Histoire des Plantes* n'est qu'un abrégé du *Pinax* de G. Bauhin, qu'il qualifie d'ouvrage « merveilleux et incomparable du Grand Bauhin, que la Botanique considère comme son flambeau, puisque, sans lui, elle ne serait encore qu'un cahos ». Un pareil éloge nous paraîtrait hyperbolique, si nous prenions pour terme de comparaison les immortels travaux des Linné, des Lamarck, des Candolle, mais il nous semblera moins exagéré si nous nous reportons à l'époque où il a été imprimé. Le *Pinax* n'est pas seulement une savante compilation des œuvres de Théophraste et de Dioscoride, de Pline, de Galien et de tous les botanistes depuis l'époque de la renaissance, il contient encore l'indication d'un grand nombre d'espèces nouvelles observées par l'auteur, et un classement méthodique du règne végétal. Bauhin avait passé une grande partie de sa vie à compulser les livres des anciens, qu'il appelle des précepteurs muets, « *mutos preceptores* », à recueillir les leçons des professeurs de son époque, en France, en Allemagne et en Italie, et enfin à étudier les plantes sur les lieux mêmes de leur naissance. Pour tous ses travaux, il n'avait épargné ni son temps, ni son argent, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface : « *Et quod præcipuum erat, plantas locis natalibus inspiciendo, nullis molestiis, nullis laboribus, nullisque sumptibus pepercit; imitatus Dioscoridis et Galeni exempla.* » Bauhin était fier à bon droit de son œuvre, qu'il appelle *Opus XL annorum*; et ses contemporains ne lui marchandèrent pas leurs éloges, ainsi que le prouvent les épîtres qu'ils lui adressaient, en vers et en prose. Dans son introduc-

(1) C'est par erreur que, dans son *Thesaurus litteraturæ botanicæ*, Pritzel fixe la date de la première édition à l'année 1683. L'exemplaire que nous possédons est de 1671 et a peut-être été précédé d'un autre tirage en 1669 puisque, ainsi qu'il est dit dans l'extrait du privilège concédé à Claude Prost, l'impression du livre a été achevée le 31 octobre 1669. Du reste aucun changement n'a été fait dans les diverses éditions, si ce n'est celui du frontispice.

tion à l'édition de 1671, Zacharias Rosenbach, médecin-docteur et professeur à l'école de Herborn, dans le duché de Nassau, donne la note dans ce concert de louanges : « Un jeune homme, dit-il, s'étonnera que ce Prince des Botanistes ait mis quarante ans à composer son *Pinax*, alors que le livre est d'une petite dimension, tandis qu'il en est un grand nombre qui, dans une seule année, écrivent et publient de gros volumes. » Petite malice à l'adresse de ses contemporains et qu'il fait suivre de cette remarque, si vraie, qu'elle en paraît naïve : « En fait de livres, ce n'est pas la quantité, mais la qualité, qu'il faut examiner. » Et il pose comme conclusion : « que celui qui aura lu, qui aura compris le *Pinax*, s'émerveillera de ce que son auteur ait pu en si peu de temps édifier un pareil monument ».

Revenons à notre ouvrage. Il est écrit en français, ce qui était presque une innovation, à une époque où les savants et les philosophes écrivaient tous en latin, s'inquiétant fort peu de mettre leurs œuvres à la portée du vulgaire, c'est-à-dire du plus grand nombre.

Il forme deux petits volumes in-douze, divisés, comme dans le *Pinax*, en douze livres, et chaque livre en six sections. L'ordre suivi pour le classement des plantes est également celui du *Pinax*. L'idée générale de cette distribution, que l'auteur ne craint pas de qualifier « un bel arrangement », paraît être de suivre la marche progressive (du moins en apparence) de la nature dans le règne végétal. C'est la clef que nous en donne Rosenbach dans son introduction déjà citée. « Le *Pinax*, dit-il, débute par les plantes les plus humbles, comme les Graminées, « *herbis tristissimis ut Graminibus*. » Puis il passe aux fruits, de là aux plantes légumineuses, pour arriver successivement aux arbrisseaux et aux arbres, ce qu'il traduit en vers de la manière suivante :

Gramen adest, Bulbusque, Olus atque umbella, Venenum,
Atque Corona, Odor et Flos est, Vescumque legumen,
Carduus in spinis, Frutex succedit et Arbor.

Dans cette ébauche de classification, basée sur des caractères superficiels et secondaires, qui amènent des rapprochements bizarres, en plaçant dans la même section le Chou et la Laitue, l'Œillet et la Violette, on rencontre néanmoins des groupes sérieux et rationnels, tels que ceux des Graminées, des Plantes

Bulbeuses, des Umbellifères, d'un certain nombre de Solanées, de Rubiacées, d'Euphorbiacées, de Fougères, etc.

L'*Histoire des Plantes* ne renferme qu'un nombre restreint des végétaux contenus dans le *Pinax*, qui en compte près de six mille. L'auteur a choisi avec assez de discernement celles qui lui paraissaient le plus propres à servir de types. Quant à l'ordre particulier suivi par lui, il nous l'indique dans sa préface : « L'ordre particulier de cet ouvrage, dit-il, regarde la voye qu'on a tenu à décrire l'histoire de chaque plante en particulier. Sur ce point, on prie le lecteur de remarquer qu'on s'est attaché à la renfermer entière dans une page et à la distribuer sous quatre ou cinq chefs qui la représentent d'abord aux yeux et qui font voir en un moment ce qu'on en peut demander. » En tête de chaque description, comme un hommage rendu au Maître, on lit le nom donné à la plante par G. Bauhin, à gauche la dénomination de Matthiöle, et au-dessous les noms de la même plante en français, en italien, en espagnol et en allemand.

La partie descriptive est celle qui, de l'aveu de l'auteur, lui a donné le plus de peine ; d'abord, parce qu'il n'en trouvait pas les éléments dans le *Pinax*, et surtout parce que « voulant, nous dit-il, la traiter succinctement et sans embarras, on n'a pu qu'avec peine représenter en si peu de lignes tant de choses qu'il y a à remarquer dans chaque plante ». De ces choses, l'auteur n'a retenu que les moins essentielles, la hauteur de la tige, la forme des feuilles, la coloration et l'odeur de la fleur. Aussi ses descriptions se trouvent-elles écourtées, insuffisantes, et, malgré le dessin grossier qui les accompagne, la perspicacité du lecteur ne parvient-elle pas toujours à reconnaître la plante décrite.

La désignation des localités est encore plus vague. Suivant l'auteur, telle plante croît en France, telle autre en Italie, ou, d'une manière plus générale, en Europe, en Asie, dans les bois, sur les coteaux, à l'ombre des haies. Faisons toutefois deux exceptions en faveur des localités qui nous intéressent plus particulièrement ; c'est d'abord le mont Pilat, en Lyonnais, comme dit l'auteur, et sur lequel il fait trouver le *Doronicum scorpioides*, qu'il confond probablement avec le *D. austriacum*, le *Tormentilla erecta*, et enfin le *Convallaria bifolia* qu'il place également sur le mont Parnasse, rapprochement que n'eût pas

désavoué l'aimable auteur des *Lettres à Émilie*. L'autre exception se rapporte au *Smilax aspera*, qui naît particulièrement, toujours d'après l'auteur, au faubourg de la Guillotière, à Lyon, proche la Tête-d'Or. J'ignore si le *Smilax aspera* a jamais existé dans cette localité ; mais ce dont je suis certain, c'est qu'on l'y chercherait vainement aujourd'hui.

La partie de l'ouvrage à laquelle l'auteur a évidemment apporté le plus de soin et donné le plus d'extension, c'est celle qui a trait aux qualités curatives des plantes. Cela devait être. La botanique est née de la médecine, et, pendant longtemps, pour la généralité des auteurs, si nous en exceptons Théophraste, elle a fait corps avec elle ; ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elle s'en est complètement séparée, en même temps que la physique et la chimie se dégageaient de l'astrologie et de l'alchimie. Jusque-là on n'avait pas étudié la plante pour elle-même, en vue de chercher ses conditions d'existence, de scruter et de pénétrer les faits mystérieux de son développement et de sa fécondation, mais seulement au point de vue du profit qu'on pouvait en tirer pour le soulagement de l'humanité. Notre compatriote Symphorien Champier ne posait-il pas en principe que chaque pays produit les remèdes propres à ses maux ? On comprend dès lors toute l'importance que l'on attachait à cette étude. Sous ce rapport, notre auteur, à l'exemple de Galien, commence par établir la propriété générale de la plante, ce qu'il appelle sa qualité, suivant qu'elle est chaude ou froide, sèche ou humide. Il arrive parfois que la tige est chaude pendant que la racine est froide, ou à l'inverse. Il passe ensuite aux vertus spécifiques de chaque plante, et il en trouve de si merveilleuses qu'elles pourraient, à elles seules, servir de panacée. En lisant la longue liste des misères et des maux qu'elles sont à même de combattre, on croirait avoir sous les yeux une de ces mirifiques réclames qui s'étalent à la quatrième page de nos journaux. Citons-en quelques exemples : c'est la *Capsella Bursa pastoris*, dont une pincée mise sous la chaussure suffit pour arrêter l'épanchement de la bile ; le *Sonchus oleraceus*, qui, placé sous le chevet du malade, à son insu, coupe instantanément la fièvre ; l'*Ajuga reptans*, qui, à lui seul, peut remplacer le chirurgien ; c'est enfin le *Leontopodium alpinum* qui fait aimer ceux qui le portent autour du col, vertu précieuse dont notre auteur n'ose pourtant se porter garant, car il ajoute : « ce qui n'est pas fort assuré ».



Ne nous étonnons plus si l'*Histoire des Plantes*, comme le *Pinax*, réédite les plus grossières erreurs de Pline dans l'ordre scientifique; si son auteur croit, sur la parole de ce naturaliste un peu fantaisiste, que « l'Avoine procède des bleds corrompus, comme le Chambucle ou l'Ustilago fait du Seigle niellé et de l'Orge quelquefois », que « les Champignons, surtout les comestibles, naissent de la pluie et du tonnerre ».

Cependant, il faut savoir gré à notre auteur, ainsi qu'à son maître, G. Bauhin, de n'avoir pas trop souvent sacrifié à l'amour du merveilleux, écueil que n'ont pas su éviter la plupart de leurs prédécesseurs. Ce n'est pas lui qui, comme Matthioli, aurait assuré que « lorsque de la galle du Chêne sort un moucheron, c'est un signe de guerre; s'il en naît un ver, présage de disette; si enfin une araignée, peste imminente. ». Cependant, peu à peu ces sottises légendes devaient disparaître devant les progrès de l'observation, armée d'un moyen inconnu jusqu'alors, le microscope, et chercher un dernier refuge dans les écrits des littérateurs qui, sortant de la spécialité où ils excellent, s'avisent de pénétrer sans études préalables dans le domaine scientifique, ainsi que le fit un jour Montesquieu, entre autres. Dans un discours à l'Académie de Bordeaux, le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois* soutenait que les semences ne sont pas nécessaires à la production des plantes, puisque nous voyons le Gui et les Mousses être excrétées par les branches et le tronc des arbres. Les végétaux, comme les pierres et les métaux, ne sont que les effets du mouvement de la matière, et s'engendrent de la même manière. Assurément, il faut convenir que si, suivant l'expression fort élogieuse de Voltaire, l'illustre philosophe a su retrouver les titres du genre humain, il méconnaissait singulièrement ceux du monde des plantes. La physiologie seule, procédant à l'aide de la méthode expérimentale, pouvait faire justice de ces doctrines erronées et permettre à Claude Bernard, dans ses admirables *Leçons sur les phénomènes de la vie, communs aux animaux et aux végétaux*, non seulement de combattre la théorie du dualisme qui dominait jusqu'à lui, mais encore d'établir victorieusement l'identité d'origine entre l'animal et la plante, dans la cellule embryonnaire.

A côté du savant qui ouvre des voies nouvelles, faisons une place au modeste pionnier qui s'efforce de les élargir et de les rendre plus praticables. Tel a été le rôle de l'auteur de l'*Histoire*

des Plantes, et si son livre ne présente qu'un médiocre intérêt au point de vue scientifique, il se recommande à nous sous d'autres rapports : en premier lieu, parce qu'il est nôtre, étant sorti des presses de l'imprimerie lyonnaise, puis parce qu'il est écrit en français, ce qui constitue, pour son époque, un essai louable de vulgarisation de la Botanique; enfin parce que, suivant en cela les traces de son modèle, il marque une des premières étapes vers la classification naturelle des végétaux, cette œuvre considérable, dont l'achèvement était réservé à un autre Lyonnais, Antoine-Laurent de Jussieu.